

n'eurent aucun effet ; mais familier avec tous les usages et superstitions des sauvages, il voulut en tirer parti pour la circonstance. Il éleva une cabane au milieu du village indien de l'Arbre-Croche, pratiqua une ouverture de chaque côté, fit tuer plusieurs chiens, et plaça le cœur encore palpitant d'un de ces animaux sur un bâton à chaque porte. Cela fait, il convia les sauvages à la fête du chien, qui est très en vogue parmi eux. Il entonna ensuite le chant de guerre, visita tour à tour toutes les loges, et mangea à chacune un morceau de ca-ur de chien. Cela signifiait que, s'ils sentaient battre en eux des cœurs vaillants, ils suivraient son exemple et l'accompagneraient à la guerre. Ils ne purent résister à ce pressant appel, et l'un après l'autre ils entonnèrent le vieux chant des combats, puis ils se dirigèrent en grand nombre vers l'Arbre-Croche.

Un grand conseil fut ensuite tenu durant lequel de chaleureux discours furent prononcés. La force indienne, commandée par Langlade et de Niverville, s'embarqua promptement dans de nombreux canots, sur le lac Michigan, pour aller prêter main-forte aux troupes anglaises. En arrivant à St. Joseph, Langlade apprit avec regret que son secours était inutile, car le lieutenant-gouverneur Henry Hamilton avait dû rendre le fort Sackville le 24 février 1779, et avait été fait prisonnier par le général Clarke. Les sauvages, à qui l'on avait fait espérer plus d'un riche trophée comme résultat de la campagne qu'ils avaient entreprise, s'en retournèrent fort mécontents à l'Arbre-Croche, sans même avoir pu enlever une seule chevelure.

Comme cette expédition des Américains fut la dernière dans l'Ouest, Langlade ne prit pas d'autre part à cette guerre, qui eut pour dénouement l'indépendance des Etats-Unis.

XIX

Langlade fut toujours accompagné, dans ses différentes campagnes, de plusieurs lieutenants qui partagèrent avec un rare courage sa bonne ou mauvaise fortune.

Le plus important de ces héros était son neveu, Gauthier de Niverville, dont il a été plus d'une fois question dans le cours de ce récit. Cet homme, d'un courage éprouvé, donna maintes preuves à Langlade d'un dévouement absolu. Il assista, entre autres combats, à la terrible bataille des Plaines d'Abraham, où il se battit comme un lion. Il prit part ensuite à la guerre de la révolution, durant laquelle il mérita, par sa courageuse conduite, une commission de capitaine. La paix faite, il alla demeurer à Michillimakinac, où il cultiva la terre, agissant de temps à autre comme interprète du gouvernement anglais auprès des sauvages.

De Niverville avait épousé Marie Chevalier, femme d'une rare beauté. Il eut de cette union deux filles, qui se marièrent fort avantageusement. L'aînée épousa le capit. Henry Fisher, et l'autre, Michel Brisebois, tous deux de la Prairie du Chien.

De Niverville quitta Michillimakinac, vers 1798, pour aller passer ses dernières années chez son gendre, Michel Brisebois, à la Prairie du Chien, où il s'éteignit vers 1803, âgé d'environ soixante-cinq ans ; sa femme le suivit dans la tombe quelques années après. Fisher et Brisebois comprirent à cette époque parmi les citoyens les plus importants de la Prairie du Chien, et tous deux y ont laissé de nombreux descendants.

Amable de Gère, plus connu sous le nom de Larose, naquit à Montréal et émigra dans son jeune âge à Michillimakinac. Après avoir pris part aux dernières batailles qui décidèrent du sort de la France en Canada, il s'adonna au commerce des fourrures tant pour son propre compte que pour celui d'autres traiteurs. Il sé-

journa à la Baie Verte pendant plusieurs années, puis retourna à Montréal, d'où il ne revint pas. Il était alors très âgé et célibataire.

Un autre vaillant compagnon d'armes de Langlade, Pierre Queret, était aussi natif de Montréal. Il s'occupa de la traite pendant plusieurs années, et accompagna le col. Robert Dickson, dans l'automne de 1812, dans une expédition qui faillit lui être fatale.

Le col. Dickson, voulant rallier à la cause anglaise les sauvages du Nord-Ouest, partit de Michillimakinac avec Pierre Queret, son interprète, pour distribuer des présents aux tribus disséminées dans les alentours de la Prairie du Chien. Le froid les ayant surpris plus tôt qu'ils ne s'y attendaient sur le lac Winnebago, il leur fallut passer l'hiver dans l'île Gardie, entre Oshkosh et Neenah. Au printemps, ils se rendirent à la Prairie du Chien, où, après avoir fait les présents d'usage aux indiens, ils se mirent en marche pour retourner à Michillimakinac.

Un jour que les deux voyageurs campaient à l'embouchure de la rivière Monistique, qui se décharge dans le lac Michigan, en amont de la Baie-Verte, Queret voulut profiter du vent contraire, qui s'opposait à leur départ, pour aller chasser le gibier qui abondait dans les forêts voisines. Mal lui en prit, car son ardeur l'ayant emporté trop loin, il s'égara dans les bois où il faillit périr. Le colonel Dickson, ne sachant ce qui était advenu à son compagnon, se mit à sa recherche dans la solitude : mais après deux jours de courses inutiles, il crut devoir l'abandonner à son malheureux sort, et partit seul pour Michillimakinac.

Pour comble de malheur, Queret perdit la pierre de son fusil, et quoiqu'il fût suffisamment pourvu de munitions, son arme à feu, sa seule chance de salut, ne put lui être d'aucune utilité. Que faire dans le désert, loin de toute habitation, sans vivres et sans aucun moyen de subsistance ? Il n'y avait pas même de fruits sauvages pour apaiser sa faim dévorante, car on n'était encore qu'au mois de mai ou juin, et il lui fallut se contenter de racines et plantes sauvages.

Un jour que Queret se mourait de faim, un épervier, qui volait au-dessus de sa tête, laissa échapper une perdrix qu'il tenait dans ses serres, et il dévora sur-le-champ cette proie inespérée. Grâce à ce nouvel aliment, il put se traîner, tant bien que mal, sur les bords du lac, où il trouva un poisson à moitié pourri, qui fut englouti en un instant. De là, il put se rendre aux cabanes voisines et atteindre la pointe St. Eneas (?), à six milles de Michillimakinac, après avoir erré durant cinquante jours dans les bois. Queret fut reconnu difficilement à son retour. Ce n'était plus un homme, c'était un spectre affreux, qu'animait à peine un souffle de vie. La raison l'avait presque complètement abandonné, à la suite de tant de privations et de fatigues. Aussi fallut-il bien des soins pour assurer son rétablissement, qui ne se fit que lentement. Il repartit quelque temps après pour le Canada, où il termina son aventureuse existence.

Louis Hamelin était aussi né au Canada. Il s'établit, après la guerre, à Michillimakinac avec sa famille. Un jour d'hiver qu'il tendait des lignes pour la pêche à la truite sur le lac Michigan, un vent très-violent détacha un morceau de glace sur lequel il se trouvait et le poussa très au loin dans le lac. Il passa neuf jours dans cette position périlleuse, sans nourriture, sans abri, exposé aux froides brises du lac. Il fut ramené au rivage au bout de ce temps sur cette banquette d'un nouveau genre, grâce à un vent favorable, après avoir désespéré bien des fois de son salut.

Lafortune, un autre Canadien, avait été

aussi compagnon d'armes de Langlade. Il épousa une Ottawa et demeura au milieu des sauvages près de Michillimakinac, où il était reconnu comme chasseur.

Mocard était allié à la famille de Grignon, et fit pendant longtemps la traite dans le Nord-Ouest. A un rare courage il joignait une grande fermeté, qui lui valut une influence considérable sur les sauvages. Il s'éteignit au Détroit vers 1807, à un âge très-avancé, laissant deux garçons et une fille.

Il y aurait probablement bien d'autres Canadiens à mentionner comme ayant pris une part active dans les expéditions dirigées par Langlade ; mais ces noms sont les seuls que nous ait conservés le mémoire de Grignon.

JOSEPH TASSÉ.

(La fin au prochain numéro.)

TABLETTES LOCALES

L'école militaire de Kingston sera ouverte au mois d'avril, et 22 élèves, choisis dans 11 districts militaires, y seront admis.

La Gazette publie une proclamation de la Reine, qui consent à ce que l'acte concernant les droits d'auteurs vienne en force le 11 décembre. Les règlements stipulés par cet acte sont aussi publiés.

M. Perrault, secrétaire de la commission du Centenaire, est arrivé de Philadelphie, où il était depuis la semaine dernière. M. Perrault a fait des arrangements pour la réception des articles que le Canada enverra à l'Exposition. Il a loué une maison sur la rue Chesnut, à Philadelphie, pour l'usage de la Commission Canadienne.

La dépêche suivante a été envoyée de Bathurst vendredi, le 10 courant, concernant le procès des accusés de Caraque :

"Bathurst, 10 déc.
"Un des prisonniers (Chaisson) a été trouvé coupable de meurtre ; deux ont été libérés, et les autres ont plaidé coupable "d'homicide" (manslaughter), vu que la poursuite était terminée à n'avoir que des jurés protestants.

"Nous plaiderons la cause devant la Cour Suprême, et le conseil de la défense espère que la conviction sera mise de côté et que tous les prisonniers seront acquittés.

"Nous tâcherons d'obtenir des indictements contre les constables, pour leur conduite brutale à l'égard des prisonniers."

Il y a quelques années, un incendie regrettable détruisait les ateliers du *Protecteur Canadien*, journal hebdomadaire publié à Saint-Albans, Vt., par le Rév. M. Dron.

Cette excellente feuille avait marqué les commencements de la presse canadienne dans les Etats de la Nouvelle-Angleterre ; nous croyons qu'elle fut le premier journal de langue française qui parut dans l'Est. Aussi fut-elle partout accueillie avec beaucoup de faveur par nos compatriotes émigrés, dont elle ne cessa jamais d'être l'ami le plus dévoué.

Aujourd'hui, M. J. B. Vanasse et C. H. Chagnon sont devenus les éditeurs-propriétaires du nouvel organe, qui, bien que conservant son ancien titre, paraît à Fall River, Mass., au lieu de paraître à Saint-Albans.

EDUCATION DE L'HOMME PAR LUI-MÊME

"Tout homme, a dit Gibbon, reçoit deux sortes d'éducation : l'une qui lui est donnée par les autres, et une seconde, beaucoup plus importante, qu'il se donne à lui-même."

Il faut que chacune de ses facultés physiques, morales et intellectuelles soit développée, et que, d'un autre côté, chacune cède quelque chose du sien au besoin de développement des autres.

Une certaine harmonie est nécessaire entre les trois ordres de facultés.

Les anciens attachaient une grande importance à l'éducation physique : *un esprit sain dans un corps sain*, tel était le but qu'ils avaient sans cesse en vue dans leurs établissements d'éducation.

De nos jours, tous les bons esprits en conviennent, l'éducation est trop exclusivement intellectuelle : la santé du corps en a pâti. De cet oubli des conditions de la vie physique, il n'y a pas que la santé qui souffre : l'esprit, lui aussi, s'étiole, se

flétrit. De là, selon toute apparence, ce marasme des intelligences qui a produit le byronisme en Angleterre, le werthérisme en Allemagne. Le docteur Channing a observé le même phénomène en Amérique : « Un trop grand nombre de jeunes gens, dit-il, s'élèvent à l'école du désespoir. »

Pour échapper à cette maladie mortelle, il est nécessaire, ajoute Channing, de mener une vie d'action, de travail, d'occupations corporelles.

De toutes les éducations, la plus haute et la plus utile est celle qu'on se donne à soi-même. Celle que l'on reçoit au collège n'est qu'un préliminaire qui n'a de valeur que parce qu'il nous enseigne à nous appliquer. « Se bourrer d'un amas indigeste de leçons, dit un grand philosophe anglais, sert à peu de chose ; à moins qu'on ne les rumine à loisir, elles ne donnent ni force ni nourriture. Le savoir acquis par notre travail devient une propriété entièrement personnelle. »

Les plus illustres professeurs ont à l'envi reconnu l'importance de l'éducation qu'on se donne à soi-même. La plus extrême pauvreté n'a jamais été un obstacle pour ceux qui se faisaient un devoir de travailler à leur propre élévation. Le professeur Moor, dans sa jeunesse, était si pauvre, qu'il dut copier tout entier de sa main les *Principia* de Newton, qu'il ne pouvait acheter.

William Cobett a raconté lui-même quelles difficultés il eut à vaincre pour apprendre la grammaire : « J'appris la grammaire, dit-il, étant simple soldat, à douze sous par jour. Le bord de mon lit, dans la chambre, ou celui du lit de camp au corps de garde, fut le seul siège que j'eusse pour étudier. Mon sac fut ma bibliothèque, une planchette ma table à écrire ; je n'avais de quoi acheter ni huile ni chandelle, et, en hiver, il était rare que je pusse avoir d'autre lumière que celle du feu. Si, dans de telles circonstances, sans parents, sans amis pour me guider, j'ai pu venir à bout de mon entreprise, y a-t-il une excuse qu'un jeune homme puisse invoquer, quelque pauvre qu'il soit, quelque mal servi qu'il soit par les circonstances extérieures ? » Que de noms illustres on pourrait citer si l'on avait à prouver combien est vrai le proverbe qu'il n'est jamais trop tard pour apprendre.

Même dans un âge avancé, les hommes peuvent encore beaucoup s'ils ont pris sérieusement la résolution de mener à bonne fin leur entreprise. Franklin avait plus de cinquante ans lorsqu'il se mit à étudier la physique. Alfieri avait quarante six ans lorsqu'il commença l'étude du grec.

Robert Hall, vieux et malade, passait, malgré les souffrances qui le tourmentaient, des journées entières à étudier l'italien afin de pouvoir juger, en pleine connaissance de cause, du plus ou moins de vérité du parallèle établi par Macaulay entre Dante et Milton.

Il n'y a que les lâches qui puissent dire aujourd'hui : « Je suis trop vieux pour apprendre ! »

« On oublie trop, dit Samuel Smiles, que ce ne sont pas les hommes de génie, mais les hommes de résolution indomptable qui mènent le monde. »

Quel chapitre intéressant l'on pourrait écrire sur les mauvais élèves, de quinze à dix-huit ans, qui sont devenus des sujets remarquables dans leur âge mûr, grâce à un travail persévérant !

La place du grand Newton, à l'école, était au bout de l'avant-dernier banc. Humilié dans son amour-propre, le jeune homme prit un jour la résolution de travailler avec ardeur, et peu de mois après, il avait pris la tête de la classe !

Le brillant Sheridan passait, dans sa jeunesse, pour un paresseux incorrigible, pour un écolier lourd et sans intelligence !